

Études littéraires africaines

LUKUSA MENDA (T.), dir., *La Littérature congolaise et sa critique. Études de textes*. Kinshasa : Éd. Calmec, 2005, 224 p. – pas d'ISBN



Pierre Halen

Number 24, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035369ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035369ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2007). Review of [LUKUSA MENDA (T.), dir., *La Littérature congolaise et sa critique. Études de textes*. Kinshasa : Éd. Calmec, 2005, 224 p. – pas d'ISBN]. *Études littéraires africaines*, (24), 90–91. <https://doi.org/10.7202/1035369ar>

LUKUSA MENDA (T.), DIR., *LA LITTÉRATURE CONGOLAISE ET SA CRITIQUE. ÉTUDES DE TEXTES*. KINSHASA : ÉD. CALMEC, 2005, 224 p. – PAS D'ISBN.

Ce volume, publié avec l'aide de l'Ambassade de France, paraît en même temps qu'un recueil de récits : *La Tourmente. Nouvelles de Kinshasa et de Lubumbashi*. Les deux livres témoignent de la volonté d'exister et de manifester une activité littéraire, malgré le contexte politique difficile que l'on sait ; ils ont les mêmes animateurs : T. Lukusa Menda et Lye Yoka Mudaba.

Ces « études de textes » rassemblent des analyses littéraires élaborées, d'abord sous forme de séminaires, au sein de l'Association des Critiques Littéraires de Kinshasa. L'introduction témoigne de la difficulté de mettre sur pied et de voir aboutir pareille entreprise en un temps où elle peut sembler n'être pas de saison, ce que reprend L. Yoka en finale, dans un bref « état des lieux de la littérature congolaise de langue française à la fin du 20^e siècle », intitulé : « Silence, on tue ». En dehors de ce « silence », il ne reste selon lui qu'une littérature « apagogique » (p. 210), toute consacrée à la doléance ou à la dénonciation. Cela n'empêche ni les concours littéraires, ni les chants « d'éveil patriotique » (p. 212), mais ceulà aussi disent qu'il y a un sommeil, ou alors une « sorte d'enfance » (p. 215) dont il faut sortir, en trouvant son chemin entre une « expression verbale débridée » (*id.*) et une « docilité mimétique par rapport aux modèles scolastiques » (*id.*). L'exercice de la parole en devient « pathétique » (*id.*), du fait d'un enclavement revéçu. L. Yoka parle ainsi de « quelques efforts laborieux qui s'entreprennent à la périphérie » (p. 218), expression qui pourrait bien concerner à la fois les nouvelles de *La Tourmente* et les études rassemblées ici.

Sévérité excessive ? En temps de disette, la « timidité » serait en tout cas une erreur, selon Lukusa Menda qui prêche d'exemple avec plusieurs contributions. La première, « Sur un air de Kallé Jeeff. Lecture sémiologique de *Lipopo ya Banganga* », montre les vertus d'une approche littéraire d'une célèbre chanson de « variété » en lingala. Une autre, « La figure, l'image et le sens dans *Chiffonnier de l'espoir* de Kasereka K. Mwenge », s'intéresse à un auteur important, à qui l'on doit par ailleurs un récent essai sur l'œuvre de Mudimbe. La troisième étude du même critique, « Apolline ou la perfide Galatée », revisite les *Tribaliques* d'Henri Lopes, et la quatrième, « Comment lire *Entre les eaux ?* », présente cette œuvre de Mudimbe comme un roman de « dénonciation de la mauvaise foi » (p. 102). T. Lukusa apporte enfin sa touche à une dernière étude, cosignée avec B. Lotoma et J.-P. Nkutu : « Comprendre *Enfer mon ciel* de Sébastien Muyengo ». Les intitulés qui précèdent sont l'expression d'un souci didactique : il s'agit de montrer qu'il est possible non seulement de publier des études de littérature à Kinshasa aujourd'hui, mais aussi de diffuser des outils et des méthodes.

Florent Babaapu propose quant à lui deux analyses. La première s'intéresse à la littérature en ciluba : « Pour une conscience historique et un équilibre sociétal. Lecture sémiotique de *Bwulayi matshi* de Théo-Omer Ngoy Lukangu », hymne poétique à la double terre de la région (le Kasai) et du pays tout entier. La seconde propose une « Lecture sémiotique de *Fleurs dans la boue*

d'Antoine Tshitungo Kongolo ». Enfin, trois autres contributions enrichissent les analyses de la littérature congolaise : Jean-Jacques Nkongolo étudie « L'angoisse existentielle et le dilemme culturel, causes de la déréliction des héros d'*Entre les eaux* et de *Shaba II* de V.-Y. Mudimbe », Justin Muyamba analyse « *Mais les pièges étaient de la fête* de Buaba wa Kayembe » et Benjamin Kalenda, « La vitesse narrative dans *Contre vents et marées* de Bernard Ilunga Kayombo ». Ici encore, l'intitulé témoigne de la mise à l'épreuve d'un concept et d'une méthode.

En somme, des travaux qui tantôt font part de très justes observations, tantôt restent un peu descriptifs, mais dont l'essentiel est qu'ils existent et font vivre la tradition critique malgré, notamment, les difficultés de la documentation universitaire. Au passage, ils dressent aussi une sorte d'état du canon littéraire congolais, les ouvertures vers la chanson ou la poésie en langue *luba* équilibrant les classiques de la diaspora (les romans de Mudimbe) et des livres publiés au pays.

■ Pierre HALEN

MADÉBÉ (GEORICE BERTHIN), *DE VIKO À NGAL. LA TRANSPARENCE CRÉATIVE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2007, 177 P., BIBL. – ISBN 978-2-296-02290-4.

G. Madébé poursuit la réflexion de critiques tels que J.-J. Sewanou Dabla, G. Ngal ou, plus récemment, O. Cazenave, à propos des « nouvelles « écritures africaines ». Dans la manière de cerner ces mutations, l'auteur introduit cependant du neuf : alors que les critères de ses prédécesseurs sont « tantôt d'ordre textuel ou narratif (thématique, personnage, stylistique, etc.), sociologique (la transformation de la société africaine servant de matière littéraire) ou topologique, comme c'est le cas avec les écrivains africains dits *néropolitains* ou *Africains de la Seine* » (p. 13), il choisit quant à lui d'analyser « les instances narratives chargées d'opérer, en l'assumant, la *mutation* des formes romanesques » (p. 14). Il montre ainsi que la modification du rapport à l'écriture chez un grand nombre d'écrivains est le fruit de « l'irruption d'une conscience du signe » (p. 15), donc d'une modification de l'espace littéraire africain. Ce sont ces hypothèses, déjà éprouvées dans *Utopies du sens et dynamiques sémiotiques en littératures africaines* (2005) que l'auteur consolide par l'analyse des récits de G. Ngal ; il s'agit de montrer « comment se construit et se déploie l'activité cognitive du narrateur (Viko) ou de l'écrivain (Ngal) à travers une expérience littéraire et romanesque que l'on dirait volontiers consubstantielle et épiphanique » (p. 16). Ce faisant, l'auteur suggère la place capitale de l'œuvre de G. Ngal, avec la subjectivité narrative intransitive qui la caractérise, dans le déploiement de la littérature africaine.

Le premier chapitre : « De la fracture énonciative à la subjectivité discursive », cherche les linéaments qui permettraient de comprendre « la fracture littéraire de la figure de Viko », surtout « l'assomption énonciative dont cette figure narrative est à la fois l'actant et l'opérateur » (p. 26). L'analyse un peu trop rapide de l'histoire de la littérature africaine montre